

5^{c.} Journal du Lot 5^{c.}

ORGANE RÉPUBLICAIN DU DÉPARTEMENT

Paraissant les Mercredi, Vendredi et Dimanche

Abonnements

	3 mois	6 mois	1 an
CAHORS ville.....	3 fr.	6 fr.	11 fr.
LOT et Départements limitrophes.....	3 fr.	5 fr.	9 fr.
Autres départements.....	3 fr. 50	6 fr.	11 fr.

Les abonnements se paient d'avance
Joindre 50 centimes à chaque demande de changement d'adresse

Rédaction & Administration

CAHORS. — 1, RUE DES CAPUCINS, 1. — CAHORS

A. GOUESLANT, Directeur | L. BONNET, Rédacteur en chef

L'Agence HAVAS, 8, Place de la Bourse, est seule chargée, à Paris, de recevoir les Annonces pour le Journal.

Publicité

ANNONCES (la ligne).....	25 cent.
RÉCLAMES.....	50 —

Les Annonces judiciaires et légales peuvent être insérées dans le Journal du Lot pour tout le département.

Les Allemands paraissent faire un gros effort en Belgique

Mort du pape Pie X

VOIR LES DÉPÊCHES AU VERSO

LA GUERRE

LA SITUATION

Aucune nouvelle importante, ni hier ni aujourd'hui, du théâtre de la guerre.

Il semble cependant que nos troupes ont encore légèrement progressé.

Nous ne saurions mieux apprécier la situation actuelle qu'en publiant l'article suivant du Temps, dû à la plume du général de Lacroix dont tout le monde connaît et apprécie l'érudition et la grande compétence :

Nous n'en sommes toujours qu'au lever du rideau. Il fait bien augurer du grand drame auquel nous allons assister. Nos soldats et leurs chefs sont pleins de foi patriotique et de confiance résolue.

Je les suis avec admiration, et mon cœur vibre avec le leur. De Marsal à Lorquin, ils ont pénétré en Lorraine ; ils sont au Donon, à Schirmeck dans la vallée de la Bruche, à Villé, à Sainte-Marie-aux-Mines, à Thann, dans la Haute-Alsace. Ils ont pris deux batteries de campagne, des canons lourds, dit le communiqué officiel, et le 10^e bataillon de chasseurs, restant fidèle à son passé de Solferino, a enlevé un drapeau au 132^e régiment d'infanterie allemande. En Belgique, l'envahisseur est tenu en respect, et les canons des forts de Liège, montrant aux Allemands que les soldats belges d'aujourd'hui sont dignes de ceux dont César vantait la vaillance.

Ce sont des préliminaires qui donnent confiance. Français et Belges ont montré, ce qui d'ailleurs n'avait pas besoin de démonstration, que non seulement ils ne craignent pas les bataillons prussiens, mais qu'ils sont de taille à se mesurer avec eux et à les mettre en déroute. Au pied est des Vosges, nos soldats garantissent notre armée principale contre toute tentative de surprise. Attendons le grand choc avec confiance. Il est prochain. Tous nos moyens de lutte sont ou vont être, à pied d'œuvre. C'est un réconfort et une assurance de force de penser que nous n'entamerons pas cette lutte, qui va durer de longs jours, sans posséder tous les moyens matériels nécessaires ainsi qu'une organisation de l'arrière bien agencée et susceptible de pourvoir à tous les besoins.

Je ne doute pas de notre victoire. Eussions-nous même quelques revers, sur un si vaste échiquier, il n'y aurait pas lieu de nous émouvoir un seul instant. L'Allemagne succombera. Elle est encerclée : la voie de l'Orient lui est barrée, la mer lui est fermée ; sa population de 67 millions d'habitants risque de ne pas trouver longtemps sur son sol des ressources suffisantes pour subsister. Victorieux, nous poursuivrons les Allemands chez eux, pendant que nos amis les Russes les refouleront de leur côté. Nous avons la force. C'est nous qui sommes véritablement la triple alliance :

Angleterre, France, Russie, devenue la quintuple ; car si la Belgique et la Serbie ont des territoires moins étendus, elles n'ont pas été moins énergiques à se révolter contre la tyrannie germanique.

Sur toutes les frontières de l'Allemagne et de l'Autriche, les armées de l'Europe s'avancent. Le choc sera rude ; mais la France et ses alliés en sortiront grandis et affranchis d'un joug qu'un peuple, grisé d'orgueil, voulait leur imposer.

En relisant la Guerre d'aujourd'hui du général Bernhardt, je retrouve cette menace : « Nous avons besoin d'accroître notre empire colonial pour assurer à notre surcroît de population des moyens d'existence et de travail... Une pareille acquisition de territoire ne nous est possible, avec les partages politiques d'aujourd'hui, qu'au détriment d'autres Etats, ou en nous associant à eux ; et ces solutions ne sont praticables que si nous réouvrons d'abord à mieux assurer notre puissance dans l'Europe centrale. »

Toute l'Europe est bien décidée à en finir avec l'arrogance dominatrice et menaçante de l'Allemagne, et ses colonies pourraient bien payer une partie des frais qu'elle aura à régler.

La foi dans le succès final

Le leader socialiste M. Vandervelde s'est rendu à Paris, samedi. Il y a été en rapport avec des personnalités françaises et les dirigeants du parti socialiste. Rentré ce matin, il a déclaré qu'il a apprécié de sa courte visite la certitude absolue de la victoire finale.

Le Contact en vue de la grande Bataille

Suivant une correspondance de Gembloux à « la Gazette de Bruxelles », les Allemands, dont les avant-postes couvraient la région de Gembloux et de Jodoigne, se sont repliés, depuis lundi, devant les forces belges. Les troupes françaises avançant sur l'aile droite de notre armée, sont entrées en liaison étroite avec celles-ci et ont pourchassé les Allemands en retraite. Les avant-gardes des deux armées ennemies ont pris contact.

DANS L'EST

Comment fut pris Altkirch

Un lieutenant de dragons qui reçut à Altkirch une balle dans le pied, a fait au maire de Marseille qui visitait les blessés à l'hôpital militaire, un récit très intéressant de la prise de cette ville.

Ce lieutenant commandait un petit détachement d'avant-garde qui avait été chargé de reconnaître la situation de l'ennemi à Altkirch.

Le détachement était arrivé aux abords de la ville, n'ayant découvert aucune troupe allemande,

quand tout à coup, au moment où nos éclaireurs s'engageaient dans la rue principale du bourg, une fusillade intense les accueillit de toutes parts.

Les Allemands dont on ne soupçonnait point la présence dans la ville, s'étaient barricadés dans les maisons des habitants, et par les fenêtres, à travers les persiennes, ils fusillaient à bout portant nos cavaliers tombés dans ce traquenard.

Le lieutenant, qui avait reçu une balle dans le pied, tournait bride pour aller rendre compte de la situation, quand son cheval s'abattit frappé de plusieurs balles.

Malgré la souffrance qu'il endurait, le jeune officier parvint à se dégager de sa monture, et, en rampant le long des murs, il parvint à rejoindre le gros du détachement qui marchait vers Altkirch.

Nos troupes cernèrent alors la petite ville au lieu d'y pénétrer par la rue ouverte sur la route, et un peu plus tard, les Allemands attaqués de tous côtés étaient délogés de leurs abris, à coups de fusils.

Notre front en Haute-Alsace

Voici quelques indications sur les localités qui viennent d'être occupées par nos troupes en Haute-Alsace et en Lorraine.

Abreschwiller est une commune de l'extrême frontière, un peu au sud de Lorquin.

Azoudange est situé également sur la frontière, un peu au nord d'Avricourt.

Marsal, ancienne place forte de Vauban, aujourd'hui démantelée et devenue presque déserte, est à quatre kilomètres de Château-Salins entre cette ville et Dieuze.

Ces quatre communes appartiennent à la portion du département de la Meurthe, arraché à la France en 1871.

Lutzelhausen, localité du Bas-Rhin, dans la vallée de la Bruche, est située à vingt-cinq kilomètres à vol d'oiseau du col de Saales par où nos troupes ont débouché et à trente-six kilomètres de Strasbourg.

Muhlbach est en face de Lutzelhausen, sur l'autre rive de la Bruche.

Villé est une petite ville située sur la route de Saales à Schlestadt ; tout proche est le village d'Urbeis.

La ligne d'offensive française s'étend de Chambrey, localité située sur la frontière, un peu au sud-ouest de Château-Salins, jusqu'à Belfort, sur un front de près de 200 kilomètres, en passant par les points déjà occupés par nos troupes, Azoudange, Lorquin, Lutzelhausen, Villé, Sainte-Marie-aux-Mines, Munster, Thann et Cernay.

BLESSÉS FRANÇAIS

Un train de blessés français, qui a été évacué sur Vichy, est passé en gare de Moulins. Leur moral est excellent. « Qu'on nous guérisse vite pour retourner là-bas », disent-ils.

Ces blessés proviennent des combats de Blamont. Les blessures sont presque toutes aux jambes ou aux bras. Les Allemands tirent bas et fort mal ; quant aux obus, ils n'éclatent pas, dans la proportion de 80/0.

Dans cette affaire de Blamont, les soldats se sont lancés sur les Allemands avec une fougue irré-

sistible et irréflectie. A 1.500 mètres, les clairons sonnèrent la charge, malgré les officiers, et les hommes partirent sans qu'on pût les retenir.

Tous les blessés rapportaient des trophées pris aux Allemands : casques, éperons, etc.

Les Allemands repoussés à Anvers

Le « Matin », d'Anvers, annonce qu'un détachement de cavalerie de la défense mobile d'Anvers s'est porté hier vers Herenthout, à 16 milles à l'est d'Anvers, où il a rencontré des forces supérieures de cavalerie allemande.

Des coups de carabine furent échangés pendant plusieurs heures. Les Allemands eurent de nombreux blessés.

Le même journal dit que des patrouilles de cavalerie allemande se sont présentées devant Turnhout ; des gardes civiques ouvrirent le feu sur les Allemands, dont plusieurs ont été blessés ; plusieurs uhlans ont été faits prisonniers.

Deux cents marins du « Zenta » ont péri

On annonce que deux cents marins du croiseur « Zenta », qui fut coulé par la flotte française, ont péri.

Le général à la langue coupée

C'est le général de Deimling, commandant le 15^e corps de Strasbourg ; au cours des engagements qui ont eu lieu dans les Vosges, une balle lui aurait traversé la joue et coupé la langue.

Ce nom de Deimling, vous le connaissez : ce n'est pas la première fois qu'il frappe vos oreilles. Depuis des années, il est en Alsace l'incarnation vivante de la soldatesque allemande, c'est lui l'inspirateur et le metteur en scène de l'affaire de Saverne, car c'est grâce à son appui que les officiers de la petite ville alsacienne purent organiser leur système de provocations. Ne s'était-il pas vanté d'agir de telle sorte que la guerre deviendrait inévitable ?

Comme son maître, le kaiser, il était le bluff et le mensonge incarnés. Une balle de lebel lui a coupé la langue. Il ne mentira plus.

LEURS PROCÉDÉS

Leurs exploits à Mulhouse

La Tribune, de Genève, publie dans son numéro du 16, le dernier qui soit arrivé à Paris, un récit du combat livré à Mulhouse, lors du retour offensif des Allemands.

Le narrateur, qui gérait en Alsace une fabrique de papier, n'a pu regagner la frontière avec sa femme qu'au prix de fatigues inouïes et à travers mille dangers.

Ils rapportent pour tout bagage un petit sac dans lequel se trouve renfermé tout ce qui leur reste.

Les Allemands, après avoir incendié leur usine, ont littéralement saccagé leur maison. Ils détruisirent ce qu'ils ne purent emporter.

Mme Y... nous a dit que son lingère même avait été arraché des tiroirs, déchiré et souillé. Les

meubles étaient brisés, les tableaux crevés.

Enfin, et ceci est plus grave, les Allemands fusillèrent, dans le jardin même de la villa le régisseur de l'usine, un homme parfaitement innocent, accusé d'espionnage sans aucune raison.

LES DIRIGEABLES

Dans une interview, M. Doumer, sénateur, qui revient de la ligne de feu, de Liège, a fait les déclarations suivantes au sujet des Zeppelins :

« A l'heure présente, il y a à ma connaissance trois Zeppelins qui ont été détruits en Belgique. Deux ont été crevés par la canonnade et la fusillade. Un autre, pour une raison inconnue, est tombé dans une forêt et s'est disloqué. »

« Les avions, eux, rendent de très grands services comme éclaireurs d'armée. Ils fournissent de très utiles indications sur les emplacements et la force des contingents ennemis. »

Une proclamation de Georges V

Le roi a adressé la proclamation suivante aux troupes qui partent pour le continent :

« Vous quittez votre foyer et vous allez combattre pour la sauvegarde et l'honneur de mon empire. La Belgique, que nous avons promis de défendre, a été attaquée. La France est sur le point d'être envahie par le même puissant ennemi. J'ai une entière confiance en vous, soldats ! Le devoir est votre mot d'ordre et je sais que vous ferez noblement ce devoir. Je suivrai votre marche en avant avec un profond intérêt et je noterai avec une satisfaction intense vos progrès journaliers. Votre bien-être sera toujours présent à ma pensée. »

« Je prie Dieu de vous protéger et de vous ramener victorieux. »

La proclamation de Lord Kitchener aux troupes anglaises

Le bureau de la presse fait la communication ci-après :

Lord Kitchener a fait distribuer à tout soldat appartenant au corps expéditionnaire les instructions suivantes :

« Vous avez reçu l'ordre d'aller à l'étranger pour aider nos camarades français contre l'invasion de l'ennemi commun. Vous aurez à accomplir une tâche nécessitant votre courage, votre énergie, votre patience. Souvenez-vous que l'honneur de l'armée britannique dépend de votre conduite individuelle ; votre devoir est, non seulement de montrer l'exemple d'une discipline et d'une fermeté parfaites sous le feu, mais aussi de maintenir les relations les plus amicales avec ceux que vous aidez dans cette lutte. »

« Les opérations auxquelles vous prendrez part auront lieu sur le territoire d'un pays ami, et vous ne pourrez pas rendre un plus grand service à votre propre pays qu'en vous montrant sous le vrai caractère du soldat anglais. En France et en Belgique soyez inviolablement courtois, attentifs et aimables ; ne détruisez jamais les

biens et regardez le pillage comme un acte indigne. Vous êtes sûrs d'être bien reçus et accueillis avec confiance ; soyez-en dignes. »

« Vous ne pourrez remplir votre devoir que si votre santé est bonne ; ainsi gardez-vous des excès. Dans cette nouvelle épreuve vous pourrez trouver des tentations à la fois dans les boissons et dans les femmes ; vous devez complètement résister aux tentations et, tandis que vous devrez traiter toutes les femmes avec une courtoisie parfaite, vous devrez éviter toute liaison intime. »

« Faites votre devoir bravement, craignez Dieu et honorez votre roi ! »

« Signé : KITCHENER. »

Mort d'un Général anglais

Le général Grierson, l'un des officiers commandant les forces anglaises débarquées en France, a été frappé d'une congestion cérébrale et a succombé peu après. Son corps sera embarqué demain à Calais, pour être ramené en Angleterre.

Le général Smith Derrien a été nommé en remplacement du général Grierson.

La réponse des Polonais

à la proclamation de Tsar

Les représentants de tous les partis politiques et groupements sociaux polonais ont fait parvenir au grand duc Nicolas, généralissime des armées russes, un télégramme dans lequel ils se déclarent profondément touchés de l'appel que celui-ci leur a adressé.

« Nous croyons fermement, déclarent-ils, que le sang versé en même temps par les fils de la Pologne et les fils de la Russie, dans la lutte contre l'ennemi commun, sera la meilleure garantie d'une nouvelle ère de paix, conforme aux traditions des deux peuples slaves. »

« En ce jour historique où nous a été adressé votre appel si significatif pour le peuple polonais, nous formons des vœux chaleureux pour que la victoire soit donnée à l'armée russe et nous attendons le triomphe complet de cette armée sur les champs de bataille. »

Les représentants du peuple polonais prient le grand-duc de transmettre ces vœux et l'expression de leurs sentiments loyaux à l'empereur.

HUMOUR BELGE

Le journal satirique de Bruxelles « Pourquoi-Pas ? » publie cette gentille lettre de faire-part :

« Bruxelles (date de la poste). »

« Monsieur et Madame Beulemans, ont l'honneur de vous faire part du mariage de leur fille, Suzanne, avec M. Martial Pitou, fusilier au 133^e de ligne, en garnison à Paris. »

« Le mariage a été célébré sur les rives de la Meuse, les 12 et 13 août 1914. »

« La cérémonie nuptiale était présidée par M. John Bull, qui, ne reculant devant aucun frêt, s'était amené par paquebot spécial. »

« Fleurs et couronnes. »

Comment on leur "brûle" la politesse

Un de nos aviateurs, faute d'es-
sence, avait dû atterrir dans un
village du territoire annexé. Il
remplissait son réservoir, quand
une forte patrouille allemande fut
signalée.

Sans se troubler, l'officier continua
à vider ses bidons.
Les Allemands étonnés, ne
comprent pas, s'arrêtèrent à
200 mètres sans tirer, craignant
peut-être un piège. Le réservoir
plein, l'aviateur mit en marche et
partit. A ce moment les allemands
se voyant joués, tirèrent sur lui.
L'appareil et son pilote sont
rentrés sains et saufs.

Les Alsaciens-Lorrains résidant en Russie

Le gouvernement russe a ordonné
que les mesures restrictives concer-
nant les sujets allemands en Russie,
ne soient pas appliquées aux Alsaciens-Lorrains d'origine française.

AU JAPON

Les gouvernements britannique
et japonais s'étant mis en commu-
nication, estiment qu'il est né-
cessaire que chacun agisse en vue
de protéger les intérêts généraux
en Extrême-Orient visés par l'al-
liance anglo-japonaise et notam-
ment l'indépendance et l'intégrité
de la Chine.

Il est entendu que l'activité japo-
naise ne s'étendra pas dans l'Océan
Pacifique au delà des mers de
Chine, sauf toutefois en ce qui
concerne les mesures nécessaires
à la protection des lignes de naviga-
tion japonaise dans le Pacifique
ni au delà des eaux asiatiques à
l'ouest des mers de Chine, ni
dans tout autre territoire étranger,
en dehors de celui occupé par
l'Allemagne sur le continent de
l'Asie orientale.

Le don d'un fils de la Pologne

Le comte Sobansky, propriétaire
foncier polonais de la province de
Podolie, a envoyé au généralissime
grand-duc Nicolas, 100.000 roubles,
en le priant de les accepter
comme un don qu'un fils de la Polo-
gne lacérée fait à la patrie com-
mune, pour adoucir les souffrances
de ses fils.

Le « Goeben » et le « Breslau » à Constantinople

Le « Goeben » et le « Breslau »
sont arrivés dimanche dans le
port de Constantinople. Des offi-
ciers et des équipages ottomans
sont aussitôt montés à bord.

Contre l'Autriche

Trieste abandonné par les Autrichiens

Les troupes autrichiennes se
sont retirées sur le plateau de
Carse, laissant un millier d'hom-
mes dans la ville.

20.000 hommes sont à Lubiana
et une force d'environ 12.000 fusil-
liers, marins et soldats défend
Pola.

Revue de la Presse

La puissance de l'idéal

Le *Radical* (citation d'un article de
l'Allemand Oscar Schmitz) :
« Il s'agissait seulement de rendre
attentif à la naissance de ce nou-
vel idéalisme français. Il n'est pas
agressif. Mais, aussitôt qu'une indi-
vidualité supérieure et guerrière se
présente, un homme qui, à l'heure
qu'il est, conduit peut-être encore sa
charrue sur un champ de France, une
génération sera toute prête, sans
poursuivre une aventure frivole, à
lui faire cortège pour la gloire de la
France. *Qu'avons-nous à opposer à
cette poussée idéaliste de la France ?*
Certainement la supériorité maté-
rielle du nombre ; mais cette supé-
riorité ne suffit pas, rien ne le démontre
avec plus de clarté que l'histoire
victorieuse de la Prusse. »

Les socialistes allemands

La « Guerre Sociale », M. Gustave
Hervé :
Les socialistes allemands ont beau
ne pas avoir beaucoup de tempéra-
ment révolutionnaire, quand ils ap-
prendront que leur kaiser et sa cas-
te militaire ont déchainé sur l'Eu-
rope une pareille horreur, je ne don-
nerai pas cher de la peau du kaiser et
de son kronprinz de fils.
Quatre millions et demi de socialis-
tes attendent leurs gouvernants à la
première grande défaite.

Bravo les turocs !

Le « Petit Parisien », M. Paul Gi-
nisty :
Les turocs qui furent tant à la pé-
ne, en 1870, seront cette fois à l'hon-
neur, eux aussi. Les Allemands leur
payeront cher les morts d'autrefois !

CHRONIQUE LOCALE

CONTRE LES RACONTARS

Les nouvelles sont attendues,
tous les jours, avec anxiété, par
la population. On veut savoir, et
patiemment, on attend !

Devant la mairie, devant la pré-
fecture, la foule se presse pour
lire les dépêches quand elles ar-
rivent.

Quelles qu'elles soient, bonnes
ou mauvaises, quand elles arri-
vent, ces dépêches calment les nerfs,
elles soulagent, elles enlè-
vent comme un poids qui pèserait
lourdement sur le corps, dans le
cœur.

Pas de nouvelles ; bonnes nou-
velles disent les uns !

Eh oui ! mais encore faut-il être
assuré qu'un télégramme viendra
calmer l'impatience de la foule de
pères, de mères, d'épouses, de frè-
res, qui attendent !

M. le président de la République
a eu un mot admirable, relatif à
la communication des nouvelles
du théâtre de la guerre.

« Nous saurons taire, a-t-il dit,
tout ce qu'il faut taire, mais nous
ne dirons rien de ce qui est vrai. »

C'est une excellente parole, et
surtout une mise en garde contre
les racontars malheureusement
trop pessimistes qui ciculent en
ville.

Mais encore faut-il qu'il y ait
quelques nouvelles, quelques pré-
cisions sur les événements qui se
déroulent.

Car, quelle mauvaise besogne
font ceux ou celles qui, sur la
foi de lettres, soi-disant reçues de
correspondants plus ou moins in-
telligents, font circuler des nou-
velles tristes, qu'on ne peut ni
confirmer ni démentir, et qui pro-

voquent alors affolement et dou-
leur.

On s'attend à tout dans ces heu-
res graves et, pour aussi surexci-
tés qu'ils soient, les esprits se cal-
meront à la condition que peu ou
prou on parle, on affiche, on donne
des nouvelles vraies.

C'est ce que disait M. Clemen-
ceau, dans l'*Homme Libre*, au
lendemain de la déclaration de
guerre : c'est ce que promettait,
également, hier encore, M. Poin-
caré.

Le public anxieux n'en demande
pas davantage, car comme l'écrivit
un de nos grands confrères pari-
siens : « Il n'y a plus de nerfs puis-
qu'on est décidé à tout. »
Et ainsi les racontars qui désolent
ne se produiraient plus.

LOUIS BONNET.

Avis aux agriculteurs

Le Syndicat de Cahors et la
Caisse Régionale de Crédit Agri-
cole ont fait appel aux concours
de toutes les Associations agrico-
les. Leur but est de les unir dans
une action commune pour assurer
l'exécution des travaux les plus
pressants, les vendanges et les
semailles.

Ces deux Sociétés seraient heu-
reuses de voir collaborer à leur
œuvre toutes les personnalités qui
connaissent ou pratiquent la vie
rurale. Elles comptent beaucoup
sur les Présidents des Mutuelles-
Bétaïl, des syndicats, sur les juges
de paix, maires, notaires, institu-
teurs. Tous voudront se joindre
aux Caisse locales de crédit et au
Syndicat de Cahors, afin que ceux-
ci puissent étendre leurs opéra-
tions et multiplier ainsi leurs ser-
vices.

Les Caisse locales feront, pour
des besoins agricoles justifiés :

1° des prêts à court terme, re-
nouvelables ;
2° des avances sur titres, sur
bons de réquisition, sur bons du
Trésor.

Elles se chargeront des recou-
vements et des paiements à faire
pour le compte des Sociétaires.

Elles recevront des fonds, à titre
de dépôt et de prêts sur titres.

Le Syndicat avancera les en-
grais, semences et toutes autres
matières utiles aux travaux agri-
coles.

Les Commissions qui seront
constituées s'efforceront d'assurer
la main-d'œuvre, de la procurer là
où elle manquera. Elles se tien-
dront toujours à la disposition des
agriculteurs pour tout ce qui pour-
ra leur être utile.

Cette œuvre de Mutualité com-
plètera l'œuvre de défense que
vaillamment, à la frontière, sou-
tiennent nos soldats. Ils luttent
pour la liberté du pays. Nos Agri-
culteurs restés sur la terre natale
en conserveront la fertilité grâce
aux prêts de nos Caisse de Crédit
et aux concours et avances de notre
Syndicat.

Pour les bureaux du Syndicat et
de la Caisse Régionale.

Le Directeur,
PUECH.

Pour les blessés

Le ministère de la guerre vient
d'adopter l'usage d'un produit pour
rendre indolores les blessures de
nos soldats.

Le chimiste qui a découvert et
créé ce produit pour l'enfantement
indolore, vient de l'adapter par un
moyen spécial à l'analgésie chirur-
gicale en vue d'alléger les souffran-
ces de nos hommes blessés.

Que les femmes françaises s'en
réjouissent car si leurs fils, frères
ou maris sont blessés, ils ne souf-
friront pas.

La Banque de France et l'escompte

Le Gouvernement se préoccupe
d'empêcher le chômage en prenant
toutes les mesures utiles pour fa-
ciliter aux commerçants et indus-
triels le paiement des salaires et
l'acquisition des marchandises ou
matières premières, double condi-
tion nécessaire pour assurer la re-
prise des affaires.

A ce point de vue il est intéres-
sant de signaler le communiqué
suivant qui émane de la Banque de
France.

« Contrairement à certains bruits
répandus, la Banque de France
n'a jamais cessé les opérations
d'escompte ni à Paris ni dans
« aucun de ses établissements en
« province.
« Elle continue, au contraire,
« sur justification et contre garan-
« ties statutaires, tous escomptes
« susceptibles de faciliter le fonc-
« tionnement des industries et
« commerces intéressant la défen-
« se nationale, le ravitaillement
« des populations ou le fonction-
« nement des usines et ateliers
« qui continuent à occuper un
« personnel d'ouvriers. »

AVIS

La Banque de France ayant été
saisie de nombreuses demandes de
commerçants et d'industriels qui,
malgré la prorogation des échéan-
ces, désiraient retirer leurs effets
échus, informe le public qu'elle fera
présenter au domicile des intéressés
qui en feront la demande ceux de ces
effets dont elle est porteur.

Ecrire au Directeur en spécifiant
l'échéance et le montant des effets,
et la présentation à domicile aura
lieu, de 9 heures à midi, le deuxième
jour après la remise de la lettre à la
poste.

Etrangers évacués

La rafle des étrangers continue,
et leur évacuation sur la province
s'effectue tous les jours.

Cahors en a reçu mardi soir 150.
Tous ces étrangers, autrichiens,
allemands, ont été cantonnés pro-
visoirement à Cahors d'où ils se-
ront dirigés par la suite, dans di-
verses localités du Lot, à Gramat
et à Montfaucon.

Mouvement des vins

L'*Officiel* publie le mouvement des
vins en France, pendant le mois
de juillet 1914.

Voici pour le Lot les renseigne-
ments suivants :
Quantités de vins sorties des chais
des récoltants : 6.608 hectolitres.

Antérieures : 108.200 hectolitres.
Total : 114.808 hectolitres.

Quantités de vins soumises au
droit de circulation : 11.490 hectoli-
tres.

Antérieures : 119.546 hectolitres.
Total : 131.036 hectolitres.

Stock commercial existant chez
les marchands en gros : 7.373 hecto-
litres.

Lunan

Obsèques civiles. — Le jeudi 30 juil-
let, ont eu lieu à Figeac les obsèques
civiles du jeune Niel Alain, âgé de 27
ans, fils de M. Niel, maçon à Pipy.

Une foule nombreuse accompagnait
le jeune Niel qui venait d'être enlevé
prématurément à l'affection des siens
et de ses amis. Le char funèbre était
recouvert de couronnes. Sur la tombe
M. Masbou, instituteur à Lunan, son
ancien maître et ami de la famille,
lui a, en termes émus, dit le dernier
adieu.

Accident. — Au moment du dépi-
quage au château de Seyrignac, un
tube de la machine a éclaté mettant
le feu à une charrette de paille, mais

établissements. Un nouveau versement sera fait, au début
du mois de septembre, lors du renouvellement sur des
bases plus larges du moratorium annoncé.

Trafic des marchandises

Les Ministres de la Guerre et des Travaux publics ont
informé le Conseil que le trafic des marchandises pourrait,
dès demain, être repris, non pas avec l'activité d'une
période normale, mais de manière à permettre néanmoins
une très sérieuse reprise des affaires.

Paris, 4 h. 30 soir.

En Alsace et Lorraine

Sur le front des troupes, rien de nouveau.

En Belgique

A l'Est de la Meuse, les Allemands ont
atteint la ligne Dinant-Neufchâteau-sur-
Namur.

Des forces importantes d'Allemands ont
continué à passer la Meuse, entre Liège et
Namur.

Leurs avant-gardes ont atteint la Dyle.

Les Belges se retirent sur Anvers

Devant ce mouvement, l'armée belge a com-
mencé à se retirer dans la direction d'Anvers.

Mort du Pape

Le Pape Pie X est mort ce matin à 1 h. 35.

Depuis quatre jours, le Pape souffrait d'une attaque de
catarrhe, mais son entourage n'avait pas cru tout d'abord
à une atteinte sérieuse.

Le mal a empiré avant-hier et l'aggravation s'est accen-
tuée très rapidement.

La mort de Pie X, dans les circonstances actuelles, cause
au Vatican une vive émotion.

LA FEMME DU GARDE-CHASSE

PAR GABRIEL RÉCIT

DEUXIÈME PARTIE

III

La veille, se trouvant seul avec sa
complice, il avait donné ses der-
nières instructions, s'assurant qu'elles
étaient bien comprises et qu'elle-même
était prête à jouer la suprême
partie.

— Du courage, avait-il dit à son
oreille, nous sommes à la veille de
triompher.

— J'en aurai. Mais vous-même
soyez prudent.

— Fiez-vous à moi. Tout est réglé
et prévu.

Dans la matinée, vers neuf heures,
Robert se préparait à pénétrer dans
le parc afin de trouver un peu de
repos, de tranquillité en respirant
l'air pur légèrement aromatisé de sen-
teurs exquises, lorsqu'il se trouva
face à face avec Diane. La rencontre
était inévitable.

Reproduction interdite aux journaux n'ayant
pas de traité avec l'Agence France.

Robert la regarda et fut très sur-
pris de la trouver gracieuse, aimable,
empressée, alors que son cerveau la
lui représentait furieuse, en proie à
une colère terrible.

Ce fut elle qui entama la conversa-
tion.

— Je suis enchantée de vous ren-
contrer, M. Robert. Voulez-vous que
nous causions un brin ?

L'accueil fait à cette proposition
montra clairement qu'elle était inop-
portune. Mais cette froideur n'était
point faite pour embarrasser Diane
qui, avec un sourire de circonstance,
reprénaît :

— J'ai quelque chose à vous de-
mander, Robert. J'espère bien que
vous n'aurez pas la cruauté de vous
soustraire à ma compagnie pas plus
que de repousser ma requête lorsque
vous en connaissez la nature. Ne
soyez pas impitoyable... A tout pé-
cheur, miséricorde...

Sur un ton sec, s'il était respec-
tueux, Robert répondit :

— Je vous écoute, Madame !

— Offrez-moi le bras et tout en me
faisant admirer les beautés de ces
parterres, je vous adresserai une
prière.

Sans répondre, comme quelqu'un
qui veut bien obtempérer à un ordre
dont il se passerait volontiers, Robert
acquiesça, mais sans enthousiasme. A
ce moment, ils passaient devant un
superbe massif de géraniums dont les

fleurs multicolores formaient un en-
semble gracieux, ravissant.

— Vous qui avez une excellente
mémoire, ne pourriez-vous pas rap-
peler mes souvenirs ?

— Sur quel point ?

— Oh ! tout à fait secondaire... Ce
massif que nous avons devant nous
n'avait-il pas, lors de mon arrivée,
une bordure de myosotis ?

— Vous pouvez dire : ravissante.

— Jolie fleur, n'est-ce pas ? Timide
et discrète, elle est un vivant symbole.
Elle est, si je ne m'abuse, l'emblème
du souvenir ?

— Précisément, Madame ! Vos fa-
cultés n'ont jamais été si bien assises.

— M. Robert, puisque nous parlons
du souvenir, voulez-vous me per-
mettre une incursion rapide dans un
passé encore tout récent ?

— Soyez brève...

— Oh ! je vous en prie, ne me par-
lez pas avec cette sécheresse de ton
qui me fait mal, qui me glace le cœur.

— Je ne suis pas le maître de mes
nerfs, Madame ! Sans doute, parce
que je suis dans un mauvais jour.

— J'ai donc mal choisi mon heure
pour vous faire une confidence ?

— Cette confidence m'intéresse-
t-elle personnellement ?

— Oui.

— Eh bien ! dites vite. J'ai encore
en réserve quelques minutes de bonne
volonté !

— Je comprends très bien ce qui se

passa en vous. C'est écrit sur votre
visage. Vous ne parvenez pas à dissi-
muler ni vos troubles ni vos alarmes
et c'est vraiment miracle que per-
sonne ne vous ait encore demandé la
cause ou la nature réelle de vos tour-
ments.

— Je n'ai pas votre force de carac-
tère pour dissimuler, j'en conviens.
Mes souffrances, du reste, vont être
abrégées.

— Vous dites ?

— Que mon séjour en ces lieux ne
va pas tarder à prendre fin.

— Vous partez ?

— Oui, sous peu. J'ai d'ailleurs
l'intention d'en faire part à M. de
Lormel avant longtemps, demain
peut-être.

— Avez-vous trouvé enfin ce que
vous cherchiez ?

— A peu près.

— Ah ! Et vous n'en aviez rien
dit ?

— J'attendais que la chose fut
officielle. Mais la conversation dévie...
Vous aviez, paraît-il, une confidence à
me faire ?

— Puisque votre décision est irré-
vocable, votre départ imminent, je
voudrais vous demander d'oublier ce
qui s'est passé entre nous. Je vous le
dis sincèrement, j'ai honte de mes
actions, je rougis de mes actes, je suis
prête à racheter une minute d'égare-
ment... Je veux, entendez-vous, que
s'effacent de votre esprit les menaces

aussi absurdes qu'insensées que je
vous ai faites et que nous concluions
une paix durable afin de conserver
intacte l'estime que nous devons avoir
l'un pour l'autre.

Robert, maintenant, écoutait, ravi,
ce langage nouveau. Il renaissait à
l'espérance... Il lui était donc permis
de croire que tout s'arrangerait et
qu'il ne serait plus le point de mire
des vengeances de Diane, que sa Ju-
liette adorée serait hors des atteintes
de la créature vindicative dont il re-
doutait les manœuvres souterraines
dictées par un violent ressentiment
amoureux ?

— Madame, j'aurais mauvaise grâ-
ce à ne pas accepter le rameau d'oli-
vier que vous me présentez, puisque,
le premier, j'avais formulé pareille
demande. Et je suis très heureux de
votre détermination qui m'ôtera une
grande partie de mon inquiétude.

— Vous aviez donc pris au sérieux
des menaces prononcées en un mo-
ment d'égarement, de dépit ?

— Eh ! sait-on ce qui peut arriver
lorsque l'amour contrarié déclare la
guerre ?

— Par exemple ! Je vous croyais
plus énergique, moins accessible au
sentiment de la peur.

— Je n'ai jamais éprouvé de crain-
tes personnelles, répliqua Robert éner-
giquement. Les menaces glissent sur
moi sans m'atteindre. Mais autour de
nous gravitent des personnes qui me

sont chères, quoique pour des motifs
différents, et il m'eût été odieux de
penser que c'était à cause de moi que
le déshonneur allait pénétrer dans
cette famille que je voudrais voir au
contraire entourée de tous les respects
et de toute la considération qu'elle
mérite.

— Je suis obligée de confesser
humblement mes torts et je n'aurai
pas assez du remords de toute mon
existence pour me punir de la faute
que j'aurais certainement commise si
je n'avais eu en face de moi un hom-
me d'honneur tel que vous.

— Alors, Madame, vous me pro-
mettez que l'exemple sera salutaire et
que nous pourrions nous revoir, au
gré des circonstances, sans que nous
ayons à rougir du passé ?

— Je vous le promets. Le moment
de folie est enseveli sous les voiles de
l'oubli. Restons d'excellents amis
pour assurer le bonheur définitif de
tous.

— Que de bonnes paroles vous ve-
nez de prononcer. Et comment vous
prouver toute ma reconnaissance
pour cette détermination qui comble
mes vœux les plus chers ?

— Ce sera chose facile. Je voudrais
vous le dire en un entretien particu-
lier.

— Je suis à votre entière disposi-
tion.

(A suivre).